

Oui, je sais ce que c'est que d'aimer... et je comprends tesangoisses.

Tu m'offres ton amitié... et la moitié de ta fortune.

Tu es bon cœur !...

Je m'en suis toujours douté... et tu n'es pas ingrat.

Mais, voilà, les absents ont tort !

—Mariquita...

—Mono, partons ! dit-elle brusquement, en s'adressant au nègre qui écoutait tout, aussi immobile et aussi impassible, en apparence, qu'une statue de bronze.

Il s'avança vers la porte.

Elle avait reformé, d'un geste saccadé, la navaja restée ouverte, et l'avait replacée dans la poche de côté de son habit d'homme.

—Mariquita ! s'écria Cuchillo, profondément ému, ne me quitte pas ainsi...

Quand, comment, nous reverrons-nous ?

Il faut que je te revienne... que je te prouve la sincérité, la profondeur de mon affection.

Mariquita, est-ce que tu me hais ?

—Moi, non ! Je vois que tu es fort à plaindre... et je suis un peu fatiguée de toutes ces émotions.

—Où demeures-tu ? Il faut que j'aille causer avec toi... mieux que nous ne pouvons le faire ici, en ce moment... t'expliquer des choses que tu ignores...

—Faire ton métier de frère, je comprends.

Mais rassure-toi, nous nous reverrons !

Seulement, laisse moi le choix de l'heure et du moment.

—Tu me promets...

—Je te jure que nous nous reverrons !

—Ta main, Mariquita !

Elle lui tendit sa main, elle était froide.

—A bientôt, amigo.

Elle s'élança au dehors, suivie de Mono.

Cuchillo aurait voulu la suivre, pour l'éclairer, la conduire, lui dire une dernière parole.

Ses forces et son courage l'abandonnèrent, et il retomba sur un siège.

Que lui aurait-il dit, d'ailleurs ?

Il n'en savait rien lui-même, mais il était désespéré de la douleur qu'il avait dû lui causer...

Il aurait voulu l'aimer encore...

Il ne le pouvait plus.

Le calme inattendu de la Marquesa l'avait surpris, et le rassurait à demi, pourtant.

—Elle oubliera ! se disait-il.

Elle se consolera avec sa nature capricieuse et mobile.

Elle en aimera un autre, pas tout de suite, peut-être ; mais un jour...

Je trouverai bien moyen de lui prouver mon dévouement. ?

Mon Dieu ! que je suis malheureux... et quelle existence que la mienne !

Pendant ce temps Mono et la Mariquita avaient gagné la rue.

—Tu souffres, maîtresse ! dit doucement le fidèle serviteur.

—J'ai connu le Paradis pendant une minute, — répondit la oréole, d'une voix sombre, les dents serrées. Maintenant je suis dans l'enfer...

Je n'y serai pas seule !

—Veux-tu que cette femme disparaisse ? murmura Mono, en se penchant à l'oreille de la Mariquita.

—Si j'avais voulu sa mort... ce serait déjà fait... et de ma main. Mais sa mort ne l'empêcherait pas, lui, de l'aimer, dit-elle plus bas, et ne lui rendrait pas à elle la douleur... qu'elle me cause ! et qui me dévore !

VII

L'INSOMNIE FRUCTUEUSE DE BERNARD

Cette même nuit, il était dit que pas un des acteurs du drame que nous racontons ne fermerait les yeux, — à commencer par monsieur Bernard, l'intendant, ou, si l'on préfère, Louis Clermont.

Ce dernier, pourtant, comme on a pu le constater en plusieurs circonstances, avait les nerfs fort solides.

Ce n'était point une sensitive, un de ces organismes qu'un rien ébranle et surexcite.

De plus, ainsi que tous les hommes de cette race de proie, il avait l'heureuse faculté, dans les circonstances les plus tragiques, de dormir d'un sommeil immédiat et rapide, qui le reposait vite et bien, et lui permettait de rentrer, aussitôt après, dans l'action avec un cerveau clair et un esprit dispos.

Il y a des grâces d'état... pour tous les états, et l'on ne serait pas un bandit, si l'on avait le tempérament susceptible et délicat d'un honnête homme ou d'un artiste.

Pour cette fois, néanmoins, lorsqu'il se trouva dans l'excellent lit, où se passaient ses nuits, quand il ne les employait pas, au dehors, à quelque-une de ces débauches que la fortune, domptée par lui, lui permettait de s'offrir à son gré, Louis Clermont ne put fermer l'œil que vers le matin.

C'est qu'il se trouvait en face d'une situation nouvelle et sur laquelle ses moyens d'actions ordinaires n'avaient point de prise.

Tant qu'il dépendait de lui seul de dénouer, par le couteau, ou quelque acte violent, les divers nœuds gordiens dont son existence était parsemée, cela allait comme sur des roulettes.

Il l'avait montré avec son ancien élève, Paul de Kandos.

Il l'avait montré avec le vieux Sylvain, avec le duo.

Il venait de le montrer avec Vigot, dit Coco la Tête-de-Mort, qui reposait, muet et inoffensif, désormais, en attendant que la justice découvrit son assassin, — ce qu'elle n'avait garde de faire, n'ayant entre les mains aucun fil qui pût la guider.

—Aujourd'hui, c'est bien différent ! se disait Louis Clermont. Me voilà en face de deux bonshommes, que je ne puis supprimer, et qui deviennent terriblement menaçants !

Cet imbécile de Cuchillo, et mon propre fils.

Le premier tourne à l'honnêteté, d'une façon déplorable, et s'avise d'avoir des remords.

L'autre est un diable plein de scrupules.

Gaston n'a point parlé tantôt ; mais il parlera, un jour ou l'autre, soit au duo, soit à Annette.

Cela est certain, inévitable.

Il est trop amoureux pour s'en tenir là.

S'il ne parlait qu'à Cuchillo, encore, il n'y aurait que demi-mal ; mais vis-à-vis de la petite, il voudra exposer, justifier sa conduite, et, patras ! un de ces quatre matins, la première fois qu'il se retrouvera en face d'elle, son secret, c'est-à-dire le mion, va lui échapper.

Or, quand il verra, d'une part, que le duo, en apprenant qui je suis, me garde, au lieu de me livrer aux tribunaux ; quand Mlle de Kandos apprendra, d'autre part, la vérité sur mon compte, il ne seront loin, ni l'un ni l'autre, de deviner le reste... et